Quelle étrange rencontre !... Ce Bastien restait dans son esprit comme le sanglant héros, terrible et hideux, d'un sinistre drame ; son père l'avait vu ; il était tout enfant alors, le père, et sa mémoire avait grossi démesurément les personnages du meurtre d'autrefois...

Quelle ironie toute-puissante avait ainsi rapproché le petit-fils de la victime de la fille du meurtrier ?

Bastien, l'être hideux de ses souvenirs d'enfance, Bastien, le père de Clotilde, de cette pauvre affolée, aux abois, qui se désespérait devant lui et qu'il avait sauvée... de Clotilde qui, elle-même, avait tué comme autrefois Bastien !

Bastien, le grand-père de l'idéale et douce fille qu'il adorait dans le silence généreux de son cœur !...

Le petit-fils de la victime aimait la petite-fille du meurtrier !

Et il cherchait en lui s'il y trouverait de la haine pour cette famille, de la haine pour Clotilde...

Non, point de haine !... Une immense pitié pour la pauvre femme... Un immense amour pour la jeune fille !

Etaient-elles responsables du passé ? Le sang répandu jadis devait-il retomber, après quarante ans, sur ces deux têtes chéries ?

Qu'y avait-il de commun entre Clotilde éplorée, sanglotant, en détresse, et l'odieuse mâle qui autrefois avait tué pour tuer ?

Le hasard l'avait choisi, lui, Pierre Jourdan, pour jouer un rôle bienfaisant dans la vie des deux femmes... et non pour les rendre plus malheureuses encore...

Clotilde venait de s'agenouiller devant lui.

Et doucement, à voix basse, elle dit :

—Frappez, Pierre, c'est votre droit !

Il la releva avec tendresse...

Et elle le contemplait, effarée, ne croyant pas qu'il allait pardonner et promettre de ne plus se souvenir.

—Pourquoi semblez-vous redouter quelque chose de moi, madame ? Ne savez-vous pas que je vous suis dévoué ?

—Malgré le passé ? Malgré tout ?

—Malgré tout et sans arrière-pensée.

—Oh ! que vous êtes bon, Pierre, que vous êtes grand...

—Je ne suis ni l'un ni l'autre, murmurait-il avec émotion. Je ne suis qu'un pauvre garçon qui aime de tout son cœur.

Clotilde soupira. Cet amour était un malheur pour lui au lieu d'être une récompense. Qui l'en guérirait ?

—Maintenant que vous connaissez ce redoutable secret, dit-elle, vous comprenez pourquoi je ne veux pas avouer à mon mari que j'ai vu Lafistole à Vilvaudran. Il faudrait tout lui dire. Vous entendez les questions de mon mari : Tu étais donc en relations avec lui ? Depuis combien de temps ? A quel propos ?... Et si j'avoue que c'est dans une querelle, dans une lutte avec moi que ce misérable a trouvé la mort, il faudra dire aussi pourquoi cette lutte, cette querelle, et dévoiler à M. d'Hautefort, juge d'instruction, qu'il a épousé la fille de Bastien, le condamné à mort !... Répondez, Pierre... Dites-moi franchement... Croyez-vous que ce soit possible ?

—Non, dit-il, et pourtant vous y serez forcée.

—Je me défendrai.

—Ce serait une grande douleur que pareil aveu, mais ne considérez-vous pas que ce serait aussi un grand soulagement, parce qu'en avouant, vous auriez rempli votre devoir ?

—Mon devoir ! murmura-t-elle en tressaillant...

—Souvenez-vous qu'un pauvre homme innocent vient d'être déshonoré à cause de vous. Et son déshonneur l'a tué... Voilà sa mémoire et son nom chargés éternellement d'une honte imméritée... Est-ce juste ? Si cet homme n'avait pas eu de famille, il est possible que, pour vous sauver de l'atroce perplexité où vous vous débattez, Dieu l'eût choisi comme victime. Mais il n'en est pas ainsi. Il a un fils qu'aime votre fille, et sur lequel retombe ce déshonneur... N'en avez-vous aucun remords ?

—Ah ! Pierre, Pierre, que vous êtes cruel !

—Non, c'est votre conscience qui est cruelle pour vous, car je suis bien sûr de parler comme votre conscience.

—Si j'étais seule, j'aurais tout dit il y a longtemps... mais mon aveu ne rendrait à Valentin ni le calme, ni le bonheur ; si je parle, c'est Bérengère que je déshonore, et le mariage des deux enfants reste toujours impossible.

Elle disait vrai. Il le sentait.

De quelque côté qu'elle se tournât, la situation était inextricable. Il se tut.

—Monsieur Jourdan, dit-elle, si j'ai besoin de vous, puis-je compter sur votre protection ?

—Je vous suis dévoué, madame, je vous l'ai dit.

Merci, merci... je voudrais, pour vous récompenser de votre bonté, vous rendre heureux...

Il eut un sourire de mélancolie résignée...

—Je trouve parfois la vie lourde, dit-il, et le bonheur ne sera jamais possible pour moi.

Et il ajouta, très bas, pour lui-même :

—J'ai été trop heureux dans mon enfance, à côté d'elle ! Ah ! comme elles passent vite les années ensoleillées !

Ces années, c'était le sourire de Bérengère qui les avait rendues si heureuses. Maintenant le sourire était à un autre.

En redescendant du château, Jourdan rencontra la jeune fille qui causait avec le jardinier et lui donnait des ordres.

Elle le quitta pour venir à Jourdan quand elle l'aperçut, et lui tendit les mains.

L'entretien que le jeune homme venait d'avoir avec Mme d'Hautefort n'avait pas été sans l'émouvoir profondément. Quel homme serait resté insensible devant les angoisses de Clotilde ?

Son émotion se reflétait sur sa physionomie lorsque Bérengère l'aperçut.

—Vous êtes souffrant, Pierre ? demanda-t-elle avec intérêt.

—Mais non, fit-il avec un sourire.

Elle doutait. Et comme il faisait mine de s'en aller :

—Voulez-vous m'aider à faire mes bouquets ?

—Certes... avec bonheur...

Rester auprès d'elle quelques minutes ! c'était de la joie pour bien longtemps.

Ils parcoururent les massifs. Il cueillait les fleurs qu'elle lui désignait... Il les lui passait et c'était elle qui faisait les bouquets.

Mais jamais la main de Pierre Jourdan n'effleurait, même du bout d'un doigt, la main de Bérengère... Cela eût été une souffrance pour lui... Si Bérengère lui conservait toute son affection d'enfance, c'est qu'elle savait que jamais il ne lui manquerait de respect. A la moindre crainte, au moindre doute, le cœur de la jeune fille se refermait comme ces fleurs délicates qui ne peuvent supporter le toucher de l'homme.

Mais Jourdan n'avait garde de détruire par une imprudence le seul bonheur qui lui restât. Il n'avait pas à montrer son amour ; il n'avait pas non plus à le cacher. Elle le connaissait. Elle s'avait qu'en toutes circonstances de sa vie elle pourrait compter sur une affection sans bornes, sur un dévouement infini. Elle savait bien qu'elle s'adressait à une âme d'élite et elle sentait bien, à la tendresse profonde de son cœur pour ce grand garçon, que si elle n'avait pas aimé Valentin, c'est lui qu'elle eût choisi ! Elle n'en eût pas trouvé de plus digne d'elle.

—Pierre, dit tout à coup la jeune fille, vous avez suivi sans doute les détails de l'affaire Lafistole ?

—Vaguement.

—Cependant, vous devez savoir qu'on a accusé M. de Séverac ?

—Oui, contre toute vraisemblance... dit-il avec vivacité.

—Pierre ! dit-elle avec un regard de reproche...

—Je n'incrimine pas votre père, loin de là. Les indices étaient sans doute contre M. de Séverac, et M. d'Hautefort a été obligé de s'en rapporter à ces preuves. Mais dans tout magistrat il y a le juge et l'homme. Le juge a été obligé de sévir ; l'homme, peut-être, se disait que le juge se trompait.

—Vous croyez à l'innocence de M. de Séverac ?

—J'y crois.

—Et quelle est votre opinion sur le meurtrier ?...

—Je vous ai dit que je n'étais que vaguement renseigné.

—Vous savez que Valentin veut réhabiliter son père ?

—C'est son devoir, un devoir sacré.

—Croyez-vous qu'il réussira ?

—Oui.

—Ah ! fit-elle avec élan, que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi !...

Il la regarda douloureusement.

Comme elle était belle !

Cette fleur éclatante de beauté n'allait-elle pas se flétrir bientôt, au souffle de la honte et du scandale ! !

Il frissonna. Était-ce possible ? Rien ne pouvait-il donc empêcher un aussi effroyable malheur ?

Et il se demandait :

—Ne trouveras-tu rien pour les sauver ?... Tu aimes cette jeune fille. Tu donnerais ta vie pour elle ? Tu la vois menacée d'un danger cent fois plus terrible que la mort, et tu ne peux rien, rien ! A quoi donc es-tu bon ?

Et se contredisant, tout en croyant que Valentin réussirait dans son dévouement filial, il en venait presque à souhaiter de le faire échouer !...

Il quitta Bérengère, les bouquets terminés, et entra dans le parc, pendant que la jeune fille se dirigeait vers le château.

Elle marcha lentement, pensive.

Dans le bois, Pierre s'était arrêté, caché par un buisson, et il la regardait s'éloigner, la tête baissée, arrangeant ses fleurs d'une main distraite.

Il se disait :